

## LA RHÉTORIQUE DE FEOFAN PROKOPOVIČ (1681-1736) ET SES MODÈLES CLASSIQUES

RAÏSSA GORBOUNOVA

De nombreux travaux récents tendent à réhabiliter la rhétorique et à la réintégrer dans le champ culturel contemporain. Certaines de ses intuitions, exhumées et réactivées, ont trouvé une nouvelle formulation dans les discours philosophique, linguistique et littéraire. Nous nous attacherons, dans cet article, à montrer le lien entre la rhétorique et ce qui rend la prose littéraire.

La littérature, au sens propre du mot, est une invention récente. En Russie elle n'apparaît qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut la définir par trois traits : 1. *sécularisation* (rupture avec la production religieuse) ; 2. *gratuité* (rupture avec toute finalité utilitaire. Elle est au service du divertissement et du plaisir) ; 3. *prestige* (rupture avec la vulgarité et prétention esthétique).

Nous essaierons de voir maintenant comment la *Rhétorique* de Feofan Prokopovič a œuvré en faveur de ces traits définitoires de la prose russe.

Feofan Prokopovič, acteur central de l'Église orthodoxe du règne de Pierre I<sup>er</sup>, est une des figures remarquables des Lumières

russes. Ayant reçu une excellente formation d'abord à Kiev, ensuite à Rome, il possédait une culture classique et moderne considérable et connaissait plusieurs langues. Esprit ouvert et critique, rebelle au dogmatisme et à la tradition, il admire et pourfend les Jésuites, lit Luther, s'intéresse à la Réforme. Or ce haut dignitaire de l'Église orthodoxe, archevêque et président du Saint Synode, homme d'État, rationaliste, admirateur de Bacon et de Descartes, fut également un grand homme des lettres russes. Son œuvre littéraire, la plus importante dans la période pré-lomonosovienne, est représentée par deux types de textes :

- les textes théoriques. Prokopovič est l'auteur d'un traité de rhétorique et d'un traité de poétique ;
- la prose oratoire. L'archevêque a écrit un grand nombre de discours oratoires d'inspiration religieuse, politique et didactique, édités sous le nom de « *Slova i Reči* » [Sermons et prêches].

Dans ces deux types de textes il y a une réflexion sur la langue et l'esthétique de la prose littéraire. Nous allons donc considérer sa rhétorique et ses discours oratoires dans cette perspective langagière et stylistique.

### LA RHÉTORIQUE DE FEOFAN PROKOPOVIČ

Le traité de rhétorique de Prokopovič intitulé *De Arte Rhetorica Libri X* est le cours qu'il donna en latin de 1706 à 1707 à l'Académie slavo-gréco-latine de Kiev. Publiée seulement en 1982 par Renate Lachmann<sup>1</sup>, jamais intégralement traduite en russe, cette rhétorique n'en a pas moins influencé les lettres russes. Recopiée et remaniée plusieurs fois, largement diffusée, elle devient une source importante des rhétoriques russes postérieures<sup>2</sup>.

- 
1. Feofan Prokopovič, *De Arte Rhetorica Libri X Kijoviae* 1706. Herausgegeben von Renate Lachmann. Böhlau Verlag Köln Wien, 1982. *De Arte Poetica Libri III Kijoviae* 1705, publiée en 1961 par I. Erëmin et traduite par G. Stratanovskij.
  2. Voir à ce sujet Vomperskij V. (1970), *Stilističeskoe učenie M.V. Lomonosova i teorija trex stilej*, M., Nauka, p. 97 ; Kibal'nik S. (1983), « "O Ritorike" Feofana Prokopovica », in : *XVIII vek : Russkaja literatura XVIII- načala XIX veka v oščestvennom-kul'turnom kontekste*, L., Nauka, p. 205.

## Les sources

Prokopovič s'inspire de plusieurs sources en écrivant sa rhétorique. On peut citer tout d'abord la source antique : la *Rhétorique* d'Aristote, le traité *De Oratore* de Cicéron, la *Rhétorique à Herennius*, *De Institutione Oratoria* de Quintilien. La deuxième source est plus récente. Ce sont les rhétoriques occidentales de la haute Renaissance : *De arte rhetorica libri III*. Argentorati, 1575, de Ciprianus Suarez, *Methodes eloquentiae comparandae scholis aliquot Rhetoricis tradita* [Méthodes comparées d'éloquences, enseignées par diverses écoles de rhétorique] (1597) de Junius Melchior, *De Eloquentia sacra et humana* (1623) de Nicolas Caussin. Il fait également référence à Francisco Mendoza, à Baltasar Gracián et à d'autres, pour ne citer que les plus importantes.

## La structure

L'œuvre de Prokopovič, en dix volumes, est une rhétorique de type traditionnel, « maximaliste », comprenant cinq parties : *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *memoria*, *pronunciatio*. On y trouve aussi le traité des passions, le traité consacré à la manière d'écrire les lettres et l'histoire, le traité de l'éloquence sacrée.

## La conception esthétique

La conception esthétique est la question centrale de toutes les rhétoriques. C'est elle qui détermine la vision de la langue, c'est elle aussi qui gouverne la création littéraire. L'esthétique de la rhétorique de Prokopovič est considérée comme relevant du baroque<sup>3</sup>. Il ne s'agit pas là du style de nature hétéroclite, situé hors du temps et dont on entend l'écho de siècle en siècle<sup>4</sup>, mais du

- 
3. Morozov A. (1974), « Emblematika barokko v literature i iskusstve Petrovskogo vremeni », in : *XVIII vek, sb. 9 : Problemy literaturnogo razvitija v Rossii pervoj tretej XVIII veka*, L., p. 184-226 ; Kibal'nik S., *op. cit.*, p. 193-206 ; Lachmann R., *Vorbemerkung* in : F. Prokopovič, *De Arte Rhetorica*, 1982, p. XXVI-XXVII.
  4. Au siècle des Lumières, le terme « baroque » devient synonyme du style bizarre, ampoulé, bref de mauvais goût (Morozov A. (1968), « Problemy evropejskogo barokko », in : *Voprosy literatury*, n° 12, p. 112. (cf. *Le dictionnaire Littré* définit le style baroque comme une « bizarrerie choquante »).

puissant mouvement baroque qui représente un système esthétique cohérent. Parti comme mouvement littéraire de l'Espagne, où il était représenté par Gongora et Gracián (ce dernier est cité par Prokopovič), il rayonne vers les autres pays pour arriver en Russie par la Pologne. Le baroque, basé sur « une vision du monde impermanent<sup>5</sup> », développe une esthétique du mouvement, de la surprise, de l'inattendu, de l'embellissement. D'où l'ampleur et l'extrême complexité du style baroque.

Dans les pays occidentaux, le baroque se situe entre la Renaissance et le classicisme et il est considéré comme un retour au Moyen Âge<sup>6</sup>, comme si la Renaissance reflue provisoirement vers ses sources en s'opposant au classicisme naissant. D'où la nature double du baroque qui conjugue un élément médiéval avec celui de la Renaissance.

En Russie, qui n'a pas connu de véritable Renaissance, le mouvement baroque a joué un tout autre rôle que dans les pays occidentaux. Il prépare et annonce le classicisme<sup>7</sup>. C'est pourquoi les éléments de l'esthétique baroque et de l'esthétique classique se rencontrent en Russie sans conflit et on peut voir chez le même auteur leur contamination et leur chevauchement. C'est le cas de Prokopovič. D'une part, Prokopovič est héritier de la tradition rhétorique de l'Académie de Kiev qui cultivait le baroque fleuri, de provenance polonaise, représenté par le prédicateur Jésuite Sabevski<sup>8</sup>. D'autre part, l'élément baroque, par exemple le concept de l'acuité, n'est pas très développé par Prokopovič. Bien au contraire, il trouve quelque chose d'indécent dans la splendeur froide de l'acuité (rappelons que le critère de l'acuité est la beauté). Prokopovič s'oppose à l'exagération, au maniérisme, au fleuri qu'il traite de fausse éloquence (*falsa eloquentia*, p. 26). Voilà ce qu'il dit à propos de l'éloquence fleurie du Jésuite polonais Mladozjanovski, objet permanent de sa critique :

[Tu trouveras d'innombrables ordures de ce genre dans beaucoup de recueils de sermons : chez Carthagena, Didæus de Nysse et d'autres, mais surtout

- 
5. J. Rousset (1954), *La littérature de l'âge baroque en France. Circé et Paon*, José Corti, Paris, p. 46.
  6. J. Rousset, *op. cit.*, p. 46.
  7. Lixačev D. S. (1980), *Istorija ruskoj literatury X-XVII vekov, M., Prosvetšenie, 434-435.*
  8. Sabevskiï, Jésuite polonais, écrivain, auteur de *De acuto et arguto*, est mort en 1640.

chez le prince des brailards, le marchand public de toutes les absurdités, chez le Jésuite polonais Mladozianowski] (*Communia monita praemittit. Prolegomena. Caput X.* Cité d'après Samarin Ju., Stefan Javorskij i Feofan Prokopovič, M., 1880, 395).

La réaction de Prokopovič semble un peu « directe » pour un lecteur moderne, elle n'en témoigne pas moins de sa prise de position à l'égard du « fleuri » qu'il considère comme *ruditas*, grossièreté, *грубость*. D'autre part, ses exigences de clarté et d'intelligibilité (*ясность и понятность*), valeurs de l'esthétique classique, ainsi que les exigences normatives développées dans le chapitre sur la convenance (*decorum*), témoignent de sa nouvelle orientation esthétique, de sorte que l'œuvre de Prokopovič relève à la fois de deux traditions : baroque et classique<sup>9</sup>. Nous voyons cette double influence esthétique dans sa conception des figures. Rappelons que c'est le lieu où la rhétorique rencontre la littérature.

### La vision des figures

On trouve l'idée de figures dans le livre 4 de sa rhétorique qui s'appelle *De Elocutione*. Prokopovič les définit de la façon suivante :

[Les Grecs appellent les figures « schemata », c'est-à-dire images, pour cette raison que, comme le font les couleurs pour un tableau et les tableaux pour un mur, elles ornent le discours. Est donc figure tout ce qui est dit avec plus de recherche et d'ornement que ne le veut l'usage habituel et courant] (*De Arte rhetorica, Liber 2., Caput 8, 242-243*).

Relevons deux points dans cette définition :

— d'abord, la figure est considérée comme un ornement, un décor, quelque chose de rajouté ;

9. Kulakova L. (1968), *Očerki istorii russkoj èstetičeskoj mysli XVIII veka*, L., Prosveščenie, p. 12 ; Lachmann R. (1989), « Dva ètapa ritoriki « priličija » (*decorum*) - Ritorika Makarija i « Iskusstvo Ritoriki Feofana Prokopoviča », in : *Razvitie barokko i zaroždenie klassicizma v Rossii v XVII-načale XVIII veka*, M., p. 149-169 ; Živov V. (1985), « Feofan Prokopovič. De arte rhetorica libri X Kijoviae 1706. Mit einer einleitenden Untersuchung und Kommentar herausgegeben nach zwei Handschriften aus den bestenden der Kiever Zentralen Akademie-Bibliothek von Renate Lachmann (Slawistische Forschungen, B., 27 ; *Rhetorica slavica*, B. II), Böhlau Verlag, Köln-Wien, 1982, S. CXL+ 515 p. », compte rendu in : *Izvestija Akademii nauk SSSR, serija Literatury i jazyka*, t. 44, n° 1, p. 276.

— ensuite, la figure est un écart par rapport au discours ordinaire (*communis*), au niveau courant (*obvia*).

Ceci ne contient rien d'original. Ce n'est qu'un rappel de la vision du langage qu'avaient les Anciens (opposition entre le discours nu, brut, ordinaire et le discours habillé, figuré et élaboré) et dont nous avons déjà parlé plus haut. La définition de Prokopovič suggère aussi l'idée que la figure doit être considérée comme pur élément décoratif, qui ne sert qu'à la beauté.

Pourtant, la suite de son propos contredit et même efface cette impression. Regardons donc ce qui suit :

[Les figures sont disposées de bien de façons par les divers auteurs, mais je préfère les diviser en trois espèces, d'après la triple fonction, c'est-à-dire, comme il a été dit en son lieu : émouvoir, enseigner, plaire (*ibid.*).

1. Les figures qui servent à enseigner (analepsis, apodosis, apostasis, etc.) (*ibid.*, 242).

2. Des figures qui servent à plaire (anaclasis, anthitheton, antonomasie, etc.) (*ibid.*, 260).

3. Des figures qui ont pour but d'émouvoir les auditeurs (anadiplosis, antiphrasis, synonymia, etc.)] (*ibid.*, 278).

Cette classification des figures proposée par Prokopovič semble être intéressante et originale. Contrairement à sa définition de la figure comme d'un élément purement décoratif, donc gratuit, il les répartit en trois classes en tant qu'éléments fonctionnels, subordonnés à la volonté de l'orateur qui les « fait travailler » pour obtenir un certain effet : enseigner, plaire, émouvoir<sup>10</sup>.

Examinons, en guise d'exemple, dans cette optique, sa définition des synonymes, une des figures de la rhétorique. C'est précisément à travers cette figure que nous étudierons l'influence de cette *Rhétorique* sur la langue et la littérature russes. Nous sommes obligés de citer, assez longuement, le chapitre VIII de la *Rhétorique* où Prokopovič présente sa conception des synonymes :

[Il y a synonymie lorsqu'une chose est exprimée plusieurs fois par des mots différents mais qui ont la même signification ; elle est double : dans les mots lorsque des mots isolés qui ont la même signification sont rassemblés, et dans les phrases lorsque des parties de phrases nombreuses et découpées, ou en-

10. Nous considérons que la fonction de « plaire » (*delectare*) n'a pas de visée utilitaire, elle est entièrement gratuite.

core des périodes, désignent la même chose. Notons que les synonymes, soit des mots soit des phrases, ne doivent en aucun cas exprimer le même sens également selon les règles de la grammaire : c'est en effet du radotage, ce qui est considéré comme un défaut. D'autre part, un certain nombre de mots qui, disposés chacun de son côté, ont des sens différents, peuvent malgré tout, liés ensemble, avoir le même sens d'où il résulte que la liste des synonymes doit être rassemblée à partir des tropes] (*De Arte rhetorica*, 1982, 278).

Ce passage nous semble remarquable car, à la différence des interprétations des synonymes dans les rhétoriques précédentes (Macaire, Lixudès), nous voyons un flottement dans la conception des synonymes. En effet, d'une part, les synonymes sont des mots « ayant la même signification » et « leur liste doit être étudiée à partir des tropes ». D'autre part, et ceci est tout à fait nouveau, les synonymes « ne doivent en aucun cas exprimer le même sens selon les règles de la grammaire : c'est du radotage ce qui est considéré comme un défaut ». Ceci est d'une importance capitale car il montre que la conception des synonymes a bougé : elle bifurque, devenant à la fois du ressort de la rhétorique (synonymie-trope) et du ressort de la grammaire (synonymes-mots n'ayant pas la même signification). Ainsi, Prokopovič pose pour la première fois dans le contexte russe la possibilité de l'étude des synonymes par deux disciplines : la rhétorique et la grammaire.

En ce qui concerne la vision rhétorique des synonymes, elle ne contient rien d'original. Ce n'est qu'une reprise, répétée de siècle en siècle, de la conception des synonymes des anciennes rhétoriques.

En revanche, la vision grammaticale des synonymes, esquissée par Prokopovič, est pour le lecteur russe de cette époque tout à fait nouvelle. Prokopovič la laisse en deçà de l'explicitation, ce qui semble normal, car il propose au lecteur russe non pas un traité de grammaire, mais un traité de rhétorique. Ceci l'oblige à situer la synonymie dans l'ornement et à lui attribuer le statut de figure censée toucher le cœur. En même temps, conscient de l'état des sciences russes et des problèmes du langage en Russie, il suggère l'idée d'une autre étude du même phénomène, hors du cadre rhétorique.

Il est intéressant de se demander qui a pu informer la pensée de Prokopovič sur cette question. Il ne donne pas de références à ce sujet. Or pour trouver les sources de cette réflexion, nous allons interroger sur cette question, avec F. Desbordes, les textes antiques.

D'abord, on trouve déjà l'idée du caractère distinctif des synonymes au sein de la rhétorique antique même. Quintilien, représentant officiel de l'éloquence romaine, occupé également de questions pédagogiques, a remarqué qu'il n'y a pas dans le phénomène de la synonymie d'équivalence absolue. Il en parle avec une extraordinaire clarté :

... je sais bien qu'il y a des gens qui s'entraînent à apprendre par cœur des mots signifiant la même chose, pour que, dans le nombre, il y en ait au moins un qui se présente facilement, et pour pouvoir éviter la répétition si, ayant utilisé un mot, ils en ont à nouveau besoin à peu d'intervalle : ils en prendront alors un autre qui puisse être compris de même. C'est là une pratique puérite, impliquant un travail ingrat, tout en étant bien peu utile : on arrive seulement à entasser des mots en désordre parmi lesquels on prendra sans discernement le premier qui se présentera (Quintilien, *Institution*, 1978, 10, 1. Cité également par F. Desbordes<sup>11</sup>, 1988, 84).

Quintilien, à la différence de Prokopovič, est opposé à l'apprentissage des synonymes à partir des listes de tropes, car ceci efface la différence entre les mots et permet de les considérer comme interchangeables (on peut employer indifféremment l'un ou l'autre). Voici la suite de son propos :

La lecture nous donnera abondance et richesse de ces mots, tout en nous apprenant à les utiliser non seulement comme ils se présentent d'eux-mêmes, mais encore comme il convient. C'est qu'ils ne sont pas interchangeables : ce n'est pas parce que je peux dire « je vois » en parlant de l'esprit, que je peux dire « je comprends » en parlant de la vue et, de même, si « pointe » peut désigner une épée, il ne s'ensuit pas qu'épée désigne une pointe (*ibid.*, 10, 1, 13. Cité par Desbordes F., *op. cit.*, p. 85).

Nous pouvons en déduire que Quintilien voit très bien la double nature de la synonymie qui se présente tantôt comme « ayant la même signification », tantôt comme ne l'ayant pas. Il ne laisse pas pourtant de doctrine développée à ce sujet. Cette réflexion de Quintilien a pu certainement nourrir la pensée de Prokopovic<sup>v</sup>, mais celui-ci pouvait également puiser à une autre source.

L'autre source antique que nous avons interrogée sur la même question est la grammaire et notamment le traité incomplet de

11. F. Desbordes (1988), « Homonymie et synonymie d'après les textes théoriques latins, in : *L'Ambiguïté. Cinq études historiques réunies par Irène Rosier*, PUL, p. 84.

grammaire de Varron intitulé *De lingua latina*. Là, au chapitre traitant de la propriété des mots latins, apparaît, pour la première fois dans la tradition grammaticale, l'idée de synonymie. Nous avons trouvé cette référence dans l'article « Synonyme » de l'Encyclopédie de Diderot :

[Les verbes *agere* (agir, être l'acteur de), *facere* (faire, être l'auteur de) et *gerere* (porter, remporter) ont beau se ressembler, c'est une erreur de croire qu'ils ne font qu'un. Car on peut faire une chose sans en être l'acteur : le poète fait la pièce, il n'en n'est pas l'acteur ; l'acteur par contre en est l'acteur et ne la fait pas ; si bien que l'auteur est l'auteur et non l'acteur, et l'acteur est l'acteur et non l'auteur de la pièce. En revanche, le général, dont on dit qu'il remporte la victoire, n'en est ni l'auteur ni l'acteur, mais il en a la charge, il la porte sur ses épaules : la métaphore vient des porteurs qui portent les charges sur leurs épaules](Traduction de Dumarsais in : *Des Tropes*, 1988, p. 233-234) (Article « Synonyme », in : *Encyclopédie*, 1765, t. XV, p. 758).

Nous voyons que les synonymes, devenant assez tôt l'objet de la réflexion grammaticale, sont étudiés non en termes de ressemblance (ce qui est une approche rhétorique), mais en termes de différence. En effet, pour pouvoir classer les différentes espèces de mots, il fallait relever leur différence.

Prokopovič, qui possédait une culture considérable, connaissait certainement les grammaires latines qui pouvaient l'informer sur cette nouvelle approche des synonymes. Mais il demeure pourtant un point gênant. Les Anciens (dans la rhétorique et dans la grammaire) n'ont fait qu'esquisser cette nouvelle interprétation des synonymes. Nous pouvons seulement glaner par-ci par-là des remarques éparpillées dans les textes anciens. Mais il n'y avait pas, à notre connaissance, de doctrine cohérente et développée à ce sujet<sup>12</sup>. Or les propos de Prokopovič, en revanche, sont très catégoriques [en aucun cas ils ne doivent avoir le même sens selon les règles de la grammaire]. Ils relèvent d'une conviction basée sur la connaissance de sources plus élaborées. La ferveur qu'il met dans sa parole, son insistance à souligner la différence entre les synonymes, ainsi que le souci de l'économie du langage ([c'est du radotage, ce qui est un défaut]), semblent être d'une provenance plus récente et plus proche. Ils manifestent l'influence janséniste de Port-Royal. Pourtant nous ne disposons d'aucun élément factuel

12. Le traité des synonymes de Prodicos de Céos, sophiste, contemporain de Gorgias, s'est perdu. On n'en connaît l'existence qu'à travers les dialogues de Platon.

pour pouvoir corroborer cette hypothèse. Il serait même naïf d'espérer découvrir sous la plume du prélat russe la reconnaissance d'une dette envers Port-Royal. C'est au niveau du paysage intellectuel, au niveau mouvant du jeu des idées, que nous devons nous situer, et non au niveau purement factographique.

Poursuivons pourtant le texte de sa *Rhétorique* :

[J'observe trois emplois pour cette figure de style. Primo, afin de dire plus clairement une idée qui en soi est un peu plus obscure ; [...] Secundo, afin d'amplifier certains sujets, car ils sont nombreux, ceux dont une seule mention ne semble pas avoir été suffisante par rapport au prestige du sujet ou à sa grandeur, au point qu'il puisse en résulter une accumulation de synonymes. Tertio, afin d'inculquer de manière plus intense telle ou telle notion que nous pensons avoir beaucoup de valeur : en effet, une parole évoquée encore et encore, est imprimée plus profondément dans la pensée et dans la mémoire] (*ibid.*, 278).

Or, contrairement à sa première déclaration, où il présente la synonymie comme une « figure d'émotion » (voir *supra* son répertoire de figures), Prokopovič lui réserve avant tout (*primo* !) la fonction de *docere*. En effet, rappeler que « afin de dire plus clairement une idée qui en soi est un peu obscure », c'est situer la synonymie directement dans la dialectique et lui conférer un argument supplémentaire : celui de comprendre plus profondément le sens. Nous en trouvons la confirmation dans son interprétation de l'amplification (la synonymie en fait partie) qu'il situe dans l'*inventio*, en disant que le rôle de l'amplification n'est pas de dire peu en beaucoup de mots, ce qui serait du « radotage », mais d'exprimer *mieux* le contenu du sujet, ce qui est impossible sans recourir aux mots (*De Arte rhetorica*, Liber 2, caput 2, 116).

Ces multiples « bougés », ces subtils glissements de sens qu'admet Prokopovič en parlant des synonymes, montrent que, pour l'archevêque, les synonymes ne sont pas seulement une affaire de style, mais aussi de correction grammaticale et d'argumentation logique. Par ce fait même, la *Rhétorique* de Prokopovič est projetée dans l'avenir, elle vise le développement futur des sciences humaines. Nous sentirons son impact plus tard, quand les synonymes sortiront du cadre rhétorique et intéresseront les logiciens, les grammairiens et les littéraires.

Il nous faut voir maintenant la réalisation pratique de ses prises de position théoriques.

## LA PRATIQUE ORATOIRE DE FEOFAN PROKOPOVIČ

En anticipant notre propos, nous prévenons le lecteur que l'étude des figures, des synonymes entre autres, a ceci de spécifique qu'elle se place automatiquement dans une problématique beaucoup plus large : celle du langage et du style. Ceci nous oblige à présenter brièvement la situation langagière et littéraire au moment que nous envisageons ici.

### La défense de la langue simple

La question de la langue reste centrale pour les Russes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le slavon d'Église et le russe, élargissant tous les deux leurs sphères d'utilisations, entrent en confrontation, s'interpénètrent et s'enrichissent mutuellement. Par ailleurs, une foule de mots étrangers de provenance diverse, introduits par les traducteurs *ad hoc* et d'une façon désordonnée, contribue à ce chaos. La notion de norme devient une vue de l'esprit. L'absence de restrictions normatives permet d'employer indifféremment (sémantiquement et stylistiquement) des mots d'origines diverses en produisant des synonymes absolus. La situation linguistique devient extrêmement complexe. Il n'est pas alors étonnant que la nostalgie d'une langue simple, resurgisse avec une force nouvelle au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les esprits éclairés de l'époque s'en rendaient compte et cherchaient une solution. Prokopovič, lui aussi, était en quête de cette langue simple, sans savoir exactement, comme les autres d'ailleurs, comment elle devait être. Néanmoins il s'est attelé à la besogne avec une grande ferveur. Son activité visait deux points essentiels :

— d'abord, changer la « politique du langage » c'est-à-dire prouver, en polémiquant, que la langue simple (ou le dialecte simple, ou le russe commun) a sa raison d'être et lui assurer un statut *de iure* ;  
— ensuite, proposer des modèles d'écriture en cette langue simple et lui attribuer de la sorte un statut *de facto*.

Comment s'y prend-il ?

Il publie, en 1712-1716, à Königsberg, le traité *Christianae orthodoxae theologiae... lectiones*, 7 vol., Königsberg 1773-1775,

*Moscou 1776, Breslau 1779* [Leçons de Théologie chrétienne orthodoxe] dirigé contre les Jésuites. Il est bien connu que les Jésuites s'en tenaient à l'apprentissage des langues classiques, du latin surtout. Ils maintenaient le latin à l'Église en tant que langue de la religion catholique. Or Prokopovič prend une position hostile à cette « politique du langage » des Jésuites et plaide la cause de la langue vulgaire. Ainsi, en polémiquant avec le Jésuite Bellarmin, qui disait que la grandeur du culte religieux est incompatible avec la langue vulgaire, Prokopovič lui rétorque :

[Que vaut cette grandeur si personne ne comprend la Sainte Écriture ? La grandeur consiste-t-elle dans l'incompréhensibilité ?] (Cité d'après Morozov P., Feofan Prokopovič kak pisatel', 1880, 139).

Ces propos de l'archevêque semblent très colorés par la Réforme protestante et par la pensée janséniste. En effet, la Réforme, en proclamant la nécessité pour tous de l'accès direct aux textes sacrés, ouvrait les portes de l'Église aux langues vernaculaires. Les jansénistes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont lutté pour instaurer l'enseignement supérieur en français ; et le plus illustre d'entre eux : Charles Rollin<sup>13</sup>.

Il faut constater que les vœux de Prokopovič n'ont jamais été exaucés, car jusqu'à présent la messe orthodoxe est toujours dite en slavon<sup>14</sup>.

Complémentairement à ses prises de position politiques, il déploie une large activité pédagogique et littéraire, poursuivant le même but. Il rédige, à l'usage des prédicateurs, un recueil de préceptes où l'on peut apercevoir une nouvelle orientation stylistique dirigée vers la simplicité :

[Éviter la légèreté, éviter cette passion malade d'être à la chasse des subtilités et de rechercher un nœud dans le roseau] (Prolegomena, caput X. Cité d'après Ju. Samarin, Stefan Javorskij i Feofan Prokopovič, M., 1880, 394).

- 
13. Charles Rollin, *Etude de la langue française, de la manière dont on peut expliquer les auteurs français, extraits du Traité des études par Rollin*, 1745.
  14. Les premiers traductions de la Bible en russe datent du XVI<sup>e</sup> siècle. Elles sont plus nombreuses en XVIII<sup>e</sup> s. La célèbre traduction synodale de la Bible en russe a été réalisée dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle par la Société Biblique, sœur de la Bible Society.

## La contrainte du genre

En parlant de la prose de Prokopovič, il est nécessaire de préciser dans quel genre il exerçait son art. Souvenons-nous qu'à l'origine Aristote distinguait trois genres oratoires : les genres délibératif, judiciaire et épédicte (*La Rhétorique* I, 1358, 2-7). Notons aussi que ces genres se sont épanouis en Grèce, au temps de Périclès, sous le climat propice de la démocratie et des lumières grecques. Le déclin des institutions républicaines entraîne, dès l'époque ancienne, la décadence et la disparition du genre délibératif et judiciaire. Or l'art oratoire se réduit au genre inutile, épédicte, sorte de technique littéraire, *pura voluptas literarum*, comme dit Quintilien.

Ce qu'hérite la Russie ancienne de la tradition rhétorique byzantine, c'est ce genre épédicte : discours édifiants, moralisants, parénétiqes, oraisons funèbres, éloges. Tous ces discours étant qualifiés de *слово* (slovo), par exemple : *Слово на погребение* [Oraison funèbre] ; *Слово хвалебное* [Éloge] ; *Слово о законе и благодати* [Sermon sur la Loi et sur la Grâce] (Métropolitelion, 1054).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la situation change radicalement. Le bouleversement de la Russie, provoqué par les réformes de Pierre I<sup>er</sup>, engendre l'apparition d'une production littéraire d'orientation laïque. La nouvelle politique a besoin aussi de parole, comme instrument de propagande. En l'absence de modèles de prose narrative et de modèle d'éloquence politique, c'est le genre du *slovo* qui leur fournit sa forme, en proposant de la sorte un cadre commun pour les différents types de textes. Le *slovo*, étant à l'origine un genre oral, destiné à être prononcé, était plus ouvert et perméable aux influences. Or toutes cette production littéraire, de caractère profane, reçoit elle aussi, le nom de *Slovo* : *Слово о связи вещей* [Discours sur les liens des choses de l'univers] ; *Слово о пользе химии* [Discours sur l'utilité de la chimie] ; *Слово о прямом и ближайшем способе к научению юриспруденции* [Discours sur la méthode directe et la plus accessible pour l'étude de la jurisprudence] ; *Слово о состоявшемся между империею Российскою и короною Шведскою мире* [Discours sur la paix conclue entre l'Empire de Russie et la Couronne de Suède].

La diversité du contenu des textes nommés par *slovo* engendre une « surcharge » du genre qui aboutira à son éclatement et donnera naissance aux autres genres littéraires<sup>15</sup>. En attendant, les *Slova*, remplis d'un contenu nouveau, deviennent avec Prokopovič une « tribune politique », œuvrant en faveur de la sécularisation du genre. Celle-ci s'opère d'abord au niveau des sujets à traiter, mais aussi au niveau de l'usage des synonymes.

Prokopovič, devenu le porte-parole et le théoricien de la politique absolutiste, se sert du cadre religieux du *slovo* pour le remplir d'un contenu laïc. Il continue, dans ses discours, à appeler les Russes à leur devoir. Cette fois, il n'est pas question de leur devoir de bons chrétiens et de bons orthodoxes, mais de leur devoir civique. En effet, le thème du devoir, de la responsabilité, de l'honneur et de la gloire, occupe une place prépondérante dans ses discours, ainsi que la glorification des réformes du Souverain et des victoires des armes russes. On peut noter à cet effet une chose intéressante, remarquée déjà par N. Kočetkova<sup>16</sup>. et A. Levitsky<sup>17</sup>. L'archevêque, en parlant dans sa *Rhétorique* de l'application pratique de l'art oratoire, donne la liste d'éventuels sujets à traiter : 1. Éloges aux sages dirigeants. 2. Encouragements des troupes militaires avant la bataille. 3. Apaisement des troubles dans les troupes militaires. 4. Lettres concernant les affaires publiques. 5. Les affaires de l'ambassade. 6. Descriptions historiques. 7. Dénonciation des hérésies. 8. Glorification de Dieu.

Le fait que la glorification de Dieu n'arrive ici qu'en huitième position est très révélateur. En effet, en lisant ses *Slova*, on se rend compte que le souffle religieux y est considérablement étouffé, si même il ne fait carrément défaut en se transformant en *pathos* politique. Cette nouvelle orientation du genre du *slovo* débouche sur un autre usage des synonymes et du style. On peut tirer de ce qui précède une leçon intéressante : l'émergence d'une pensée nouvelle (ici : sur les synonymes), s'accompagne d'une redistribution des genres : à contenu nouveau, contenant nouveau.

- 
15. Kočetkova N. (1974), « Oratorskaja proza Feofana Prokopoviča i puti formirovanija literatury klassicizma », in : *XVIII vek. Problemy literaturnogo razvitija v Rossii pervoj treti XVIII veka*, L., Nauka, sb. 9, p. 64.
  16. *Op. cit.*, p. 64
  17. A. Levitsky (1992), « Feofan Prokopovič (1681-1736) », in : *Histoire de la littérature française des origines aux Lumières*, Paris, Fayard, p. 324.

## L'USAGE DES SYNONYMES

Pour sortir de la crise du langage et doter les Russes d'une langue simple, il fallait :

- orienter l'anarchie empirique du langage vers la simplification et la sécularisation, c'est-à-dire apparemment vers le russe, sans tomber pourtant dans le vulgaire ;
- « faire le ménage » dans le vocabulaire russe en rangeant les mots dans les cases stylistiques.

Dans les deux cas, c'est du travail sur les synonymes qu'il est question. On voit donc que la problématique des synonymes rejoint directement celle du langage et du style. Nous allons donc considérer l'usage des synonymes par Prokopovič dans cette double perspective.

## LES SYNONYMES DE PROKOPOVIČ ET LEUR ORIENTATION LINGUISTIQUE

Pour traiter cette question, nous allons nous appuyer essentiellement sur l'important travail de L. Kutina, unique en son genre<sup>18</sup>. Nous avons déjà dit que le bilinguisme crée une situation idéale pour les synonymes parfaits. Les ressources synonymiques sont importantes à cette époque. Elles sont essentiellement constituées par des mots russes et leurs équivalents slavons. Or L. Kutina s'est donné la tâche d'étudier comment Prokopovič fait le choix entre les synonymes en produisant ses textes. Son étude porte sur deux périodes de son activité littéraire : la période kiévienne et la période pétersbourgeoise (à partir de 1716). L'historienne de la langue russe a remarqué que le choix des synonymes opéré par Prokopovič pendant sa période pétersbourgeoise, a radicalement changé. Souvent l'archevêque privilégie un mot russe.

Kutina y voit une stratégie consciente, un travail délibéré sur les synonymes, orienté vers la russification de la langue. On peut donc dire avec L. Kutina que les synonymes de Prokopovič œuvrent

---

18. L. Kutina (1982), « Feofan Prokopovič. Slova i reči. Leksiko-semantičeskaja xarakteristika ». in : *Literaturnyj jazyk XVIII veka. Problemy stilistiki*, L., Nauka, p. 5-51.

pour la russification de la langue, pour la recherche d'une langue simple, sans, pourtant, l'atteindre. Sa langue reste parfaitement slavonne.

### Les synonymes et l'orientation stylistique

La polyphonie thématique des discours de l'archevêque débouche, comme conséquence logique, sur une réorientation stylistique. Le sujet parfois pas très élevé et profane de ses discours jurait avec le faste baroque pratiqué dans les *Slova*. Les exigences de la vie et des nouveaux sujets demandaient un style sobre et clair, dénué de fleurs rhétoriques qui noyaient la pensée dans la mer des images. Ce nouveau style n'existant pas, il fallait le créer. La création passe d'abord par le mélange de genres et de registres stylistiques et la production des textes hybrides. La chercheuse russe N. Kočetkova a mis en évidence, par exemple, la contamination de trois genres : délibératif, judiciaire et épideictique et, respectivement, le mélange de trois styles, dans le même texte de Prokopovič : *Slovo v den' svjatogo blagovernogo knjazja Alexandra Nevskogo* [Éloge prononcé le jour du saint et très digne prince Alexandre Nevski] (Kočetkova N., *op. cit.*, p. 62-63).

Ce mélange stylistique trouve une justification théorique dans sa *Rhétorique*. Au chapitre VIII, Prokopovič parle de trois registres stylistiques : sublime, moyen et bas en définissant chacun d'eux.

[Chapitre VIII. Des trois genres d'éloquence : style sublime ou grave, style moyen ou fleuri, style bas ou familier] (*De Arte rhetorica*, 1980, liber 2, 50)

Ces trois styles sont en relation directe avec les sujets à traiter (*res*) et avec l'usage du matériau langagier à cet effet (*verba*). Ainsi,

— le style sublime ou grave (*stylo sublimi sive graui*) est nécessaire quand on parle des choses élevées : chute des royaumes (*regnarum interitus*), vertus des héros (*heroicae virtutes*), vicissitudes de la vie (*fortunae vicissitudines*). Les moyens du langage qu'on utilise à cet effet doivent être au niveau des *res* : grandes amplifications (*grandes amplificationes*), mots qui sonnent gravement (*verba grauia sonantia*), métaphores et allégories non ordinaires (*metaphorae et allegoriae non vulgares*). Ce style sert à

émouvoir. Les synonymes, en tant que figure de *movere*, sont bien-venus dans ce style.

— le style moyen ou médiocre (*medium, mediocre*) sert à traiter des sujets un peu moins élevés, mais non dépourvus d'élégance. Il s'agit de l'expression de la joie à cause des victoires, de descriptions de triomphes, d'événements historiques. On emploie ici la parole suave et brillante (*verba suavia et nitida*), émotions mesurées et rares (*affectus modicos, et raros*), figures qui sont au service du plaisir (*figurae quae delectationi inserviunt*). Ce style remplit la fonction de *delectare*, il est au service du plaisir.

— le style bas ou humble (*infimum, humile*) est réservé aux lettres amicales, aux dialogues, à la conversation avec des amis. Il prévoit l'utilisation des mots au sens propre (*sensus obvius*), avec une émotion nulle ou très rare ou mesurée (*affectus nullos, aut rarissimo, et modicos*), des métaphores ordinaires (*translata etiam, sed magis usitata*). Chose importante : c'est de ce style qu'il faut se servir pour enseigner et pour prouver (*docere, probare*).

Ce registre stylistique, proposé par Prokopovič, ne contient rien de nouveau. Mais ce qui semble très intéressant, en revanche, c'est sa réflexion sur la possibilité du mélange des registres stylistiques :

[Il faut aussi savoir que toutes ces formes du discours peuvent se trouver dans un même discours selon que la matière le demandera [...] (*De Arte rhetorica, Liber 1, caput 8, 55*)].

Ici, incontestablement Prokopovič *innove*, conférant une dignité à ce qui était jusqu'alors condamné et appelé dédaigneusement *macaronisme*. L'idée de Prokopovič sur le mélange de styles est très féconde, voire décisive, pour la langue et les lettres russes et nous entendrons son écho dans l'œuvre de Michel Lomonosov. Pour le moment, nous essaierons d'apprécier l'impact de cette idée sur sa pratique des synonymes et du style.

### Les synonymes et le nébuleux registre moyen

Le style moyen, proclamé par Prokopovič, n'est qu'une pure spéculation théorique. Il est inexistant en Russie, qui ne connaît à cette époque que deux registres stylistiques : élevé, réservé au slavon et bas, réservé au russe. Or, en insistant sur le mélange des re-

gistes, Prokopovič vise la création du registre moyen. Quel rôle réserve-t-il donc aux synonymes dans sa stratégie langagière ?

Interrogeons à ce sujet le passage de sa rhétorique où il parle de l'usage des figures en fonction des registres stylistiques :

[Chapitre 11. L'emploi des figures de style en fonction des trois registres de styles.

1. Si tu vises à l'emploi des figures de style de la manière la plus régulière et telles qu'elles semblent être d'après leur nature, celles qui ont pour but d'instruire prennent place dans le registre le plus bas pour ce qui est du caractère stylistique. Celles qui conviennent pour plaire dominent dans le style moyen ou fleuri, celles dont nous avons dit qu'elles servaient à émouvoir les âmes visent surtout le style le plus élevé. Mais il y a pourtant une autre manière de considérer cette question.

2. Observe donc que toutes les figures de style du premier registre trouvent une place dans le style moyen et même dans le style élevé, quand tel ou tel sujet doit être exposé et goûté [...].

3. Les secondes figures de discours ne doivent nullement être écartées soit du registre bas, soit du registre haut : elles peuvent passer d'un registre à l'autre comme des hôtes, si du moins tu as pris en considération le facteur du lieu ou du temps, ou la nature des auditeurs eux-mêmes : en effet dans le style bas, il y a la plupart du temps un sujet agréable et charmant qui réclame aussi un style plaisant, mais surtout il peut y avoir ici des distinctions mettant en valeur les traits particuliers [...].

4. Les figures de style du troisième registre, à savoir du registre bas du discours (surtout si le sujet est triste) peuvent presque toutes se trouver dans la péroraison, c'est-à-dire là où ce sentiment de pitié ou d'indignation doit être provoqué [...] (*ibid.*, 279-280).

Après avoir réparti les figures suivant leurs fonctions<sup>19</sup>, il prévoit leur mélange modéré à l'intérieur du même registre. Ce mélange raisonnable de styles et de figures lui permet d'employer simultanément plusieurs synonymes, d'origines diverses, abstraction faite du registre auquel ils appartenaient auparavant.

À la différence de L. Kutina, nous nous sommes intéressée justement à cet usage simultané des synonymes (ce que nous appelons « le modèle rhétorique ») pratiqué par l'archevêque. Cette autre pratique des synonymes chez Prokopovič mérite, elle aussi, attention.

19. Rappelons que le rôle des synonymes, sur la liste des figures, était d'émouvoir, donc d'être employé dans le registre le plus élevé.

Le langage étant séquentiel, la place des mots dans l'énoncé n'est jamais gratuite. La façon dont Prokopovič dispose ses synonymes est révélatrice. L'archevêque n'enchaîne jamais par synonymes n'importe comment, il y a là une réflexion, une stratégie assujettie à un but précis. Prenons quelques exemples :

1. Древние монархомахи или цареборцы появились еще за времен апостольских (Слова и речу, 1961, 78).

[Les anciens monarchomaques, ou les lutteurs contre le roi, sont bien apparus avant les temps des apôtres] (Slova i reči, 1961, 78).

2. То яжде емблема, тот же образ служит ко изъявлению и всего воинскаго России состояния... (там же, 114).

[Le même emblème, la même image sert à représenter tout l'état militaire de la Russie] (*ibid.*, 114).

3. Без добраго куражу, без сердца уповательного, советы не помнятся... (там же, 115).

[Sans courage solide, sans cœur assuré (ferme) les conseils ne se rappellent plus (s'effacent)] (*ibid.*, 115).

On voit bien que contrairement à sa déclaration théorique, Prokopovič, en enchaînant des synonymes dans sa prose, ne vise pas du tout à émouvoir son public. Il investit ce modèle d'une fonction utilitaire, celle d'explication, c'est-à-dire celle que remplit *docere*. En effet, le premier mot étant d'origine étrangère, il faut enchaîner par le deuxième mot, russe, pour expliquer le premier. La fonction de *docere* ne se réduit pas à la glose, elle peut aussi viser la précision : le premier mot étant trop général, on enchaîne par le deuxième pour préciser son contenu, comme dans l'exemple suivant :

Советы не помнятся, забываются (Там же, с. 115).

[On ne se rappelle plus conseils, ils s'oublient] (*ibid.*, p. 115).

Le deuxième verbe « s'oublier » est plus précis et plus fort que le verbe « se rappeler » à la forme négative. En effet, « ne se rappellent plus » ne donne pas l'idée d'oubli total comme c'est le cas du verbe « oublier ».

Nous sommes arrivés maintenant à un moment important : la synonymie, en tant que figure de rhétorique, est placée par Prokopovič dans le registre stylistique élevé. Le domaine de *docere* est le registre stylistique bas. En subordonnant les synonymes à *docere*, l'archevêque effectue le rapprochement des deux registres (sublime et bas) afin de créer le registre moyen.

Il est opportun de se souvenir maintenant de la réflexion prophétique d'Aristote que nous avons trouvée dans sa *Rhétorique* :

Parmi les mots, les homonymes sont utiles au sophiste (ce sont eux qui lui permettent ses supercheries) ; les synonymes, au poète : j'entends par là des mots, tout ensemble usuels et de même sens, par exemple « aller » et « marcher ». Ces deux mots sont à la fois usuels et synonymes (Aristote, *Rhétorique*, III, 1973, 1404b).

L'effort d'Aristote est centré sur l'élaboration de la prose. Cette prose doit être digne de s'opposer à la poésie et en même temps être adaptée au niveau du peuple. En d'autres termes, elle doit se trouver à mi-chemin entre la poésie et la langue ordinaire, c'est-à-dire être ni trop élevée, ni trop basse. À cet effet, Aristote effectue la « fusion » des registres stylistiques : poétique (synonymes au poète) et ordinaire (synonymes-mots ordinaires ayant le même sens) de façon à créer un registre moyen. Autrement dit, il ne sépare pas le sens et l'emploi : les synonymes sont des mots qui vont ensemble à l'intérieur d'un même registre. L'insistance d'Aristote sur le lien entre les synonymes (les mots usuels, ordinaires) et la prose montre qu'il met en parallèle le travail sur la synonymie et le travail sur la prose. Notons à propos que *La Rhétorique* d'Aristote n'est pas un traité de la prose d'art. C'est un discours juridique, destiné aux avocats professionnels.

Cette réflexion d'Aristote a certainement informé la pensée de Prokopovič. Son modèle rhétorique des synonymes œuvre pour la création du registre moyen. L'effort de l'archevêque est donc novateur et considérable. Et c'est de cet effort, avant tout, dont nous devons nous rendre compte en évaluant son œuvre. Prokopovič ne réussit pas à résoudre le problème du style ; ceci sera l'œuvre de Mixail Lomonosov et de Nikolaj Karamzin qui retiendront la leçon de l'archevêque. Pourtant sa prose, encore abondante, mais déjà claire et affranchie du faste baroque, puissante encore grâce à sa gangue latine, mais animée déjà d'un souffle nouveau, toujours slavonne, mais déjà russifiée, préfigure une prose nouvelle. Les synonymes y sont pour beaucoup. À maints égards, l'œuvre de Feofan Prokopovič doit être redécouverte.

Université Jean Moulin — Lyon III  
Centre d'études slaves  
André Lirondelle